

Témoignage de Marie-Louise Lemire, sœur de Fito.

4 juillet 1944 au 25 juillet 44

Fito est au maquis, avec ses camarades, les alliés avancent lentement sur le front du débarquement. Nous sommes seules, maman et moi avec le petit Michel qui a 8 ans, dont le père est prisonnier de guerre en Allemagne et que sa maman, travailleuse en usine, nous a confié loin de Paris et des privations, tandis que son frère Roland fait des séjours à Saint-Claude-de-Diray chez un autre oncle.

Je rentre de mission dans l'après-midi, et ne remarque rien d'anormal.

A la tombée de la nuit, nous déterrions dans le pré en face de la maison machine à écrire et ronéo avec flacons d'encre, qu'Éric de Sparre a pu dérober chez les Allemands installés dans une maison voisine de la leur, rue des Minimes. Jardel doit venir le lendemain récupérer ce matériel que nous cachons sous le foin entassé sur une plate-forme dans le garage. Il est tard et je conseille à maman de laisser au garage l'échelle qui nous a servi. Elle trouve plus sage de la remettre à sa place dans le jardin. Il est environ minuit et nous nous apprêtons à aller nous coucher. Il fait un très beau clair de lune. Soudain des coups de feu tout près. Nous avons peur, des soldats allemands parlent sur la route, il y a de la lumière chez nous, nous ouvrons la porte et ils sont déjà près des marches, regardant s'il n'y a pas des traces de sang. Nous apercevons le vélo sur la route, nous le reconnaissons. Nous rentrons à la maison, avec l'espoir qu'il ait pu s'échapper. Les sirènes sonnent pour une alerte aviation, nous mettons nos brassards de la Croix Rouge pour nous rendre chez madame de Lauzières où se réunissent les secouristes près de Madeleine Viotte, infirmière de la Croix Rouge. Il faut réveiller Michel. Nous sortons, 4 ou 5 Allemands s'affairent près du fossé et du ponton, de l'autre côté de la route. L'un d'entre eux dit à maman « Madame, vous venir Français « Kapout ». Je crie et laissant maman, je pars à vélo aux Belleres. Je croise de tout jeunes Allemands emportant le vélo de mon frère en riant. Quand j'arrive chez les Lauzières, on a entendu les coups de feu et mes cris. Madeleine est à la porte de la rue et me prend dans ses bras, je suis anéantie. Elle, l'infirmière, appelle l'hôpital de Blois et elle ira chercher FITO pour l'y emmener. Il a réussi à se jeter dans le fossé, après s'être traîné sur une dizaine de mètres. Il a reçu 2 balles, car les 2 patrouilles allemandes venaient de se croiser dans le tertre et il s'est trouvé pris en tenailles. Nous avons su plus tard que des soldats étaient arrivés dans la journée, étaient logés dans le parc du château de Saint-Gervais, d'où l'organisation des patrouilles. Restée seule dans le fossé, les Allemands sur le petit pont, ma mère a réussi à retirer le revolver de la poche de FITO tout en assurant les Allemands qu'elle ne le connaissait pas, alors que son manteau était imprégné du sang de son fils, vidé par l'artère fémorale sectionnée. Elle a voulu retirer les balles, mais cela a fait du bruit. Un Allemand a braqué son arme sur elle, en lui ordonnant de sortir du fossé. Elle a pu alors prendre son vélo et venir nous retrouver avec le petit Michel qui est resté dormir chez les Lauzières. A la fin de l'alerte, nous sommes rentrées. Il fallait cacher tout ce qui était compromettant dans la bonne cachette que nous avions dans les cabinets, sous le siège en bois « toutes les photos de FITO, en particulier » puisque nous étions censées ne pas le connaître. Nous avons mis le manteau de maman à tremper dans un seau d'eau, puis sommes allées nous reposer un peu. Il allait nous falloir beaucoup de force et de ruse. Le 5 juillet 1944 à 7 h du matin, maman était partie chez les Lauzières, chez le Maire Mr Segouin afin qu'il ne reconnaisse pas FITO. Il nous fallait un peu de temps, si nous ne voulions pas voir tomber nos camarades. Jardel était prévenu, et maman ne revint pas à la maison. Vers 9h, de jeunes allemands cernent la maison et 4 ou 5 feldgendarmes, des hommes entre 30 et 40 ans, se présentent à

la porte. Pendant une heure, ils vont fouiller la maison, meubles, tiroirs, etc.... mais sans mettre de désordre. Je leur dis que j'ai un frère qui nous a quittés car il les admirait et que nous n'étions pas d'accord. Ils ont la preuve devant les photos d'avions au mur de chambre. Ils me demandent une photo et je leur montre celle de mon oncle Bernard, qui est alors prisonnier de guerre en Allemagne. Dans le garage ils me demandent s'il y a une échelle - quand je leur dis qu'elle est dans le jardin, ils n'insistent pas. Et je m'aperçois que les flacons d'encre à ronéo sont restés sur le marchepied de la voiture. Je détourne vite les yeux, en me disant pourvu que je ne parle pas s'ils me torturent. Ils n'ont rien vu et bizarrement nous retrouverons les flacons à la même place lors de notre retour le 3 septembre. Madame Rigal, la voisine du café vient « chercher de l'eau », en faisant attention au jeune soldat de planton près de la grille, je lui demande, si elle voit maman, que celle-ci ne rentre pas. A la cuisine, devant la carte où les drapeaux marquent l'avance alliée, ils me demandent si c'est ainsi, ils ne sont pas au courant. Enfin ils partent : avez-vous un vélo ? et votre mère ?... Oui ! Alors venez à 11 heures à la Feldgendarmerie ! (Au bas du boulevard Eugène Riffault, où se trouve l'actuel poste de police). Je commence très vite à ramasser quelques affaires et un peu d'argent, en oubliant les bijoux et ce qui pouvait avoir quelque valeur. Je laisse les animaux aux bons soins des voisins qui ne les abandonneront pas. Une alerte aérienne sonne, et je pars. Je m'arrête à la ferme, chez les Hameau, au bas du tertre, c'est eux qui vont cacher le revolver de Fito (Georges se fera arrêter à Saint-Gervais le 5 juillet, porteur d'un autre pistolet ; conduit à la Villa du Cavalier à Blois, torturé, il sera libéré le 10 août, lors de la libération de la prison de Blois par le groupe du lieutenant Godineau). Je m'arrête chez madame de Lauzières ; elle m'indique que maman est chez Gilberte, sa nièce à Vineuil, avec Michel. Chez Gilberte, je retrouve maman et Lucien Jardel « Henri », qui me dit « Vous savez où aller ? ». Il connaît ma réponse, sans parole. Nous quittons Vineuil, passons à Saint-Claude laissant Michel, mais la famille n'a qu'une hâte, nous voir partir, nous sommes dangereuses. Nous prenons la route vers Bracieux. Maman est très déprimée et je dois tenir le coup. Nous arrivons à Marcheval près de Millançay chez le comte Henri de Foucault, où j'ai l'habitude de dormir. Madame de Foucault nous accueille avec sa gentillesse habituelle quand je lui dis : « Ils ont tué mon frère ». Nous resterons là 1 ou 2 jours et reprendrons la route vers Pierrefitte-sur-Sauldre où le docteur Ballaud et sa femme nous hébergeront pendant plus d'un mois en même temps que Marguerite que nous appelions familièrement Guite, la femme de Jardel. A Saint-Gervais, sous l'impulsion du Maire, monsieur Segouin, monsieur Desrues vient chercher poules et lapins, notre chatte restera dans les champs et sera nourrie par l'employé de l'équarrissage, qui a pris en garde notre chienne

Très vite les Allemands savent qui est le jeune homme abattu dans la nuit : FITO.

La Gestapo sera chez nous le 5 juillet, au soir, des soldats coucheront dans le grenier au-dessus du cellier, pour monter la garde sans doute ; et la zone deviendra zone interdite jusqu'au 1er septembre. Nous rentrons avec Henri vers Chaumont le 11 août et nous couchons dans un hôtel sur la route où remontent sans arrêt les soldats en voitures à cheval, à vélos, c'est le début de la débâcle. Nous traversons la Loire avec Jardel à Chaumont-sur-loire avec un passeur, il n'y a plus de ponts, et nous rentrons à Blois par Orchaise et Molineuf, décorés de drapeaux tricolores, les gens joyeux

dans la rue. A vélo avec ma mère nous arrivons aux Allées, en sortant de la forêt, nous sommes rejointes par 2 ou 3 jeeps et voitures blindées : les Américains. Mais les Allemands sont à 2 ou 300 mètres et tirent, nous nous jetons au fossé et les soldats font demi-tour. Nous apprendrons après que les jeunes maquisards du groupe FITO se trouvaient aussi tout près. Nous descendons vers la Quinière et trouvons une maison accueillante où nous passerons la nuit dans la cuisine, avec d'autres réfugiés. Les Allemands viennent jeter un œil et repartent. Le 13 août, nous allons nous réfugier, chez monsieur et madame Maubert, les anciens régisseurs du château de Saint-Gervais qui habitent rue du Foix et nous y resterons plusieurs jours, sous le feu des canons dont les obus passent au-dessus du jardin : Américains sur Bas-Rivière, Allemands sur les hauts de Blois. Le 16 août, le pont saute, les allemands se sont repliés sur Vienne et la rive gauche, pour permettre à leurs troupes de continuer à remonter. Nous sortons de notre cachette, et passerons nos journées à la permanence du « Front National », où se trouve aujourd'hui Singer rue Denis Papin ; et nous irons loger chez des amis de maman, rue Beauvoir jusqu'à la Libération de Saint-Gervais le 1er septembre.

La maison n'a pas été vandalisée, mais tous les bijoux, le manteau de fourrure, appareils photos, vêtements masculins, linge etc... ont pris le chemin de l'Allemagne.

Fito avait été inhumé au cimetière de Blois. Il sera relevé et aura des obsèques militaires entouré de ses copains, en octobre 1944.

Fito cela veut dire « fils » en Espagnol, surnom qu'il portait déjà avant la guerre.

Marie-Louise Lemire